



LA RESURRECTION DE LA MUSE : LE ROMANTISME

Le romantisme arrive au galop, avec ses trompettes et ses fanfares, son goût de l'éloquence pour ne pas dire de l'emphase et surtout son goût du « rêve », peut-être même sa mystique du rêve pour le grand romantisme allemand. Il va lui redonner ses couleurs : c'est plus qu'une réhabilitation, c'est une résurrection. La muse romantique a l'éloquence de Calliope, la rhétorique de Polymnie, la drôlerie de Thalie, la douleur de Melpomène, elle est redevenue épique, et Orphée redevient à la mode, c'est-à-dire le grand lyrisme. La muse romantique est d'abord lyrique, elle se confond presque avec un registre, comme Euripide en son temps l'avait fait. Mais enfin, elle renaît, ce qui est bien. Tout le XIX^{ème} siècle est marqué de nouveau par une muse « gnostique », voire illuministe. Un courant religieux marque ce siècle, et la figure de proue en est Schopenhauer, mais aussi l'orientalisme. La muse vient d'Orient, de l'Inde en particulier, et l'inspiration a retrouvé son origine mystique, un mysticisme qui n'est pas chrétien. La rêverie schizoïde qui disjoint est plus spécifique aux Romantiques. Et certains d'entre eux vont lier indissolublement inspiration poétique et inspiration amoureuse : Vigny, Musset, Hugo parfois.

Orphée

C'est Strabon qui attache le grelot de l'hypothèse d'une origine thrace de la Muse, et il avance deux arguments : les Muses sont liées structurellement à la musique et toute la musique est originaire de Thrace et d'Asie mineure conformément à cette tradition qui affecte à la promotion de la musique tous ces grands thraces, légendaires créateurs d'une expression musicale qui toujours selon Strabon se serait répandue dans toute l'Asie grâce à l'extension des rites dionysiaques. Le registre d'images qui se cristallise alors trouve sa cohérence profonde : les muses ont été primitivement des divinités des montagnes où les sources abondent, (d'où leur affinité profonde avec les nymphes) mais cette relation s'est établie tardivement et non originellement. La religion dionysiaque, qui se propagea de Thrace en Grèce se serait-elle donné des précurseurs mythiques qu'elle intercala dans la préhistoire légendaire des Grecs par un compromis avec le culte d'Apollon et la littérature qui s'en inspirait ?

Les érudits sont restés dominés – et sans doute à juste titre - par le problème de la coexistence dans le génie religieux de la Hellade, du côté apollinien et du côté dionysiaque, influence qu'ils doivent au Nietzsche de la « naissance de la tragédie ». E. Rodhes distinguait un hellénisme apollinien primordial, et l'altération de ce caractère originel par des dispositions morbides développées à la suite de l'introduction de ce culte d'un dieu barbare et d'une forme de piété insolite, inséparable d'une violente émotion des sens et d'une commotion non moins violente des nerfs. La thrace aurait été ainsi le berceau du dionysisme.

Que peut-on en conclure ? Que les Muses s'inscrivent dans deux, voire trois systèmes de légendes concurrentes qui donnent lieu à plusieurs thèses concernant leur origine et surtout

leur signification, et qui rendent le réseau parfois inextricable. D'un côté – première thèse - une naissance indigène en Piérie, de l'autre, l'inscription dans un ensemble plus vaste, le dyonysisme, auquel elles sont indirectement associées.

Aujourd'hui on pense qu'il n'y aurait pas lieu d'accepter comme historiques ces récits de Strabon qui reportent dans le plus lointain passé de l'Hellade l'influence thrace. La légende rapporterait une pérégrination de l'art en racontant le meurtre d'Orphée par les Ménades thraces. Les légendes aiment les détails : sa tête et sa lyre avaient été jetées à la mer et poussée par les flots vers l'île de Lesbos. Depuis la cithare serait demeurée dans l'île. Dans la petite ville d'Antissa où l'on montrait la tête et le tombeau d'Orphée on avait remarqué que les rossignols chantaient plus doucement qu'ailleurs.

Quoi qu'il en soit de la réalité légendaire et historique, Orphée est aujourd'hui le représentant du lyrisme, il faisait pleurer les pierres

Orphée occupe une place à part.



Statuaire des muses

CORPUS
ORPHEE

Texte 1

VICTOR HUGO,

Orphée est courbé sur le monde ; 1
L'éblouissant est ébloui ;
La création est profonde
Et monstrueuse autour de lui ;
Les rochers, ces rudes hercules, 5
Combattent dans les crépuscules
L'ouragan, sinistre inconnu ;
La mer en pleurs dans la mêlée
Tremble, et la vague échevelée
Se cramponne à leur torse nu. 10

Baruch au juste dans la peine
Dit : - Frère ! vos os sont meurtris ;
Votre vertu dans nos murs traîne
La chaîne affreuse du mépris ;
Mais comptez sur la délivrance, 15
Mettez en Dieu votre espérance,
Et de cette nuit du destin,
Demain, si vous avez su croire,
Vous vous lèverez plein de gloire,
Comme l'étoile du matin ! – 20

(...)

Il n'est rien que l'homme ne tente.
La foudre craint cet oiseleur.
Dans la blessure palpitante
Il dit : Silence ! à la douleur.
Sa vergue peut-être est une aile ; 25
Partout où parvient sa prunelle,
L'âme emporte ses pieds de plomb ;
L'étoile, dans sa solitude,
Regarde avec inquiétude
Blanchir la voile de Colomb. 30

Près de la science l'art flotte,
Les yeux sur le double horizon ;
La poésie est un pilote ;
Orphée accompagne Jason.
Un jour, une barque perdue 35
Vit à la fois dans l'étendue
Un oiseau dans l'air spacieux,
Un rameau dans l'eau solitaire ;
Alors, Gama cria : La terre !
Et Camoëns cria : Les cieux ! 40

Ainsi s'entassent les conquêtes.
Les songeurs sont les inventeurs.
Parlez, dites ce que vous êtes,
Forces, ondes, aimants, moteurs !
Tout est stupéfait dans l'abîme, 45
L'ombre, de nous voir sur la cime,
Les monstres, qu'on les ait bravés
Dans les cavernes étonnées,
Les perles, d'être devinées,
Et les mondes d'être trouvés ! 50

Dans l'ombre immense du Caucase,
Depuis des siècles, en rêvant,
Conduit par les hommes d'extase,
Le genre humain marche en avant ;
Il marche sur la terre ; il passe, 55
Il va, dans la nuit, dans l'espace,
Dans l'infini, dans le borné,
Dans l'azur, dans l'onde irritée,
A la lueur de Prométhée,
Le libérateur enchaîné ! 60

LES CONTEMPLATIONS (1856) VI, 2,3